

M.-J. FISCHER

LA MARQUE JAUNE

L'HISTOIRE DE JAVIER ORTIZ
ET D'AMIRA KHALID

RÉCIT

Matthias-Johannes Fischer

La Marque Jaune

Quand Javier Ortiz vit la *Private Weather* pour la première fois, il ne pensa pas à la richesse. Il pensa à la couleur. La coque était si sombre qu'elle paraissait presque noire dans l'eau du port ; seules les zones que le soleil effleurait viraient au bleu. Au-dessus, les ponts blancs se superposaient, nettement séparés les uns des autres, avec des surfaces vitrées qui reflétaient davantage le ciel que le navire. Tout paraissait si impeccable qu'on aurait dit que le moindre contact y laisserait une empreinte.

Javier se tenait sur le quai de Palma, son sac marin à la main, et attendait qu'on vienne le chercher. Il avait vingt-deux ans. L'homme de l'agence lui avait dit : quatre-vingt-dix mètres, peut-être un peu plus, pavillon des îles Caïmans, équipage international, bon contrat, douze semaines à bord, huit semaines de congé, pourboires imprévisibles, propriétaire difficile à cerner, mais pas du genre à virer les gens sans raison.

« Pas de charter », avait dit l'homme. Javier avait hoché la tête comme s'il savait pourquoi c'était important. Il n'en savait rien. Il connaissait les yachts de charter où les clients inventaient chaque soir de nouvelles exigences et faisaient, le lendemain matin, comme s'ils ne les avaient jamais formulées. Il connaissait les petits yachts à moteur où un deckhand conduisait le tender, lavait les jet-skis, allait

chercher de la glace et, la nuit, devait encore arrimer un parasol parce qu'un client l'avait laissé ouvert dans le vent.

La *Private Weather* était autre chose. Javier le comprit tout de suite à la façon dont les gens montaient et descendaient la passerelle. Personne ne courait. Personne ne criait. Un homme portait une caisse de pièces détachées avec la précaution qu'on aurait eue pour un instrument. Deux femmes de l'équipe Interior se tenaient sur le pont inférieur et se disputaient à voix basse au sujet de serviettes. Un ingénieur sortit d'une porte latérale, une tablette à la main, jeta un bref regard à Javier et poursuivit son chemin.

Sur ce bateau, on employait des gens à plein temps pour accomplir des tâches dont Javier n'avait jusque-là même pas imaginé qu'elles puissent justifier un poste à elles seules. Dès le lendemain matin, son nom de famille avait disparu. Pour la plupart, il était simplement Javier. Il avait grandi à Grande Canarie, pas loin du port de Las Palmas.

Son père réparait les climatiseurs dans les hôtels. Sa mère avait travaillé de longues années à la réception d'une petite résidence avant de passer à la comptabilité. Personne, dans sa famille, n'avait pris la mer.

Et pourtant, la mer avait toujours été là. Pas comme un appel. On la voyait au bout d'une rue, on la sentait entre les maisons, on entendait les ferries la nuit quand le vent soufflait du bon côté. Enfant, Javier n'avait jamais pensé que l'eau avait quoi que ce soit

d'exceptionnel. Elle était là, à côté de la ville. À seize ans, il commença à travailler dans une marina. Laver des bateaux. Prendre les amarres. Sortir les poubelles. Puis de petites réparations.

Il était habile de ses mains, mais savait surtout demander conseil avant de risquer de casser quelque chose. Cela le mena plus loin que bien d'autres. À dix-neuf ans, il fit sa première saison sur un yacht à moteur de quarante-trois mètres. À vingt ans, sa deuxième. Ensuite vinrent les formations, les certificats de sécurité, les permis de conduite de tender, les premiers secours, tout ce qu'il fallait pour que les agences ne vous éliminent pas d'office.

Il n'avait jamais entendu parler de la *Private Weather*. Ni d'Alden Soryn. Quand il donna à sa mère le nom du propriétaire, elle le chercha sur Internet.

« Un homme très riche », dit-elle.

« Ils le sont presque tous. »

« Non. Très riche. »

Javier rit. Puis elle lui demanda s'il ferait attention. Il le promit. Les mères voulaient des promesses que la mer ne pouvait pas garantir.

Amira fut la première personne à bord à vraiment le regarder. Pas à le jauger. À le regarder. Elle se trouvait dans la salle de contrôle des machines lorsque, le troisième jour, Javier apporta une pièce défectueuse provenant de la zone des tenders. Il devait la remettre à Engineering et s'était dit que quelqu'un la prendrait simplement en charge.

Amira était assise devant trois écrans et buvait du café dans une tasse où l'on pouvait lire, en grandes lettres rouges: WORLD'S OKAYEST ENGINEER. Javier s'arrêta sur le seuil.

« Chief ? »

Elle leva les yeux.

« Ça dépend. Qu'est-ce que tu as cassé ? »

« Moi ? »

« Alors tu es nouveau. »

Il leva la pièce.

« Tender garage. Tribord. La butée coince. »

Amira lui fit signe d'entrer. Elle avait trente-quatre ans, mais Javier lui en donna d'abord à peine trente. Pas parce qu'elle faisait jeune. Parce qu'elle bougeait vite. Plus tard, il apprit qu'elle était née à Lagos, avait étudié à Rotterdam, puis travaillé sur des navires de ravitaillement, des bâtiments offshore et deux grands yachts. Elle parlait anglais, néerlandais, un peu français et savait jurer dans au moins trois langues quand les conduites étaient mal étiquetées.

Elle prit la pièce. La retourna.

« Qui l'a démontée ? »

« Moi. »

« Qui t'a autorisé à la démonter ? »

Javier hésita. Elle sourit.

« Bien. Au moins, tu es honnête. »

Il s'attendait à se faire engueuler. Au lieu de ça, elle se leva et alla chercher des outils.

« Viens. »

Ils retournèrent ensemble au garage des tenders. Là, elle lui montra pourquoi la butée coinçait. Ce n'était pas la pièce. C'était son logement. Une déformation minime.

« Si tu changes seulement la pièce, ça tiendra trois semaines. »

« Et après ? »

« Tu reviendras. »

« C'est un problème ? »

Elle le regarda.

« Pour moi, oui. »

Elle lui montra comment reprendre le guide. Javier tenait la lampe. Plus tard, ce fut Amira qui tint la lampe pour lui. C'est comme ça que tout commença.

Sur les grands yachts, les gens vivaient les uns au-dessus des autres sans jamais se rencontrer. En haut, il y avait les salons, le verre, les tapis, le vin, les invités, les portes silencieuses. En bas, il y avait les tuyaux. Les pompes. Les câbles. Les filtres. Le linge. Les caisses. Les vis. Les pièces de rechange. Le diesel. Le café. Et des gens qui savaient l'heure sans regarder leur montre parce que certaines pompes ne tournaient qu'à certains moments. Javier aimait cette vie. Pas toujours. Mais la plupart du temps.

Il aimait le travail qu'on pouvait finir. Une aussière était mal lovée. Il la reprenait. C'était réglé. Un garde-corps portait des traces de sel. Il s'en occupait. Elles disparaissaient. Un tender était sale. Puis il était propre. Une charnière grinçait. Puis elle se taisait. Le travail avait des limites. Cela lui plaisait.

Durant les trois premiers mois, Javier ne vit guère d'Alden Soryn que son dos. Peut-être cinq fois, il en vit davantage. Une fois sur l'hélicad. Une fois à la table du petit déjeuner, par une porte

ouverte. Une fois, la nuit, sur le pont avant. Une autre alors que Javier polissait une rambarde et que le propriétaire passa si près de lui qu'il aurait pu lui demander de s'écarter. Il ne le fit pas. Alden s'arrêta. Regarda la mer. Deux minutes, peut-être. Puis il repartit. Javier en parla à Amira.

« Il t'a vu ? »

« Je ne crois pas. »

« Alors tu as tout fait comme il fallait. »

« C'est ça, le boulot ? »

« Sur ce pont ? Souvent. »

Elle sourit.

Amira en savait davantage que Javier sur le propriétaire, mais pas tellement plus. Elle savait qu'il aimait la technologie. Elle le voyait à tout ce qu'on avait installé à bord. Trop de capteurs. Trop d'interfaces. Trop de systèmes qui voulaient communiquer entre eux. Un propriétaire ordinaire voulait savoir si la climatisation fonctionnait. Alden voulait savoir pourquoi elle fonctionnait. Combien d'énergie elle consommait. Si on pouvait la coupler aux données météo. Si l'on pouvait arrêter un générateur la nuit en changeant l'angle du yacht par rapport au vent. Si le traitement de l'eau pouvait être plus efficace en anticipant la consommation des douze heures suivantes.

« Il aime les chiffres », dit Javier.

« Il aime ce qui les relie. »

« C'est pareil. »

Amira était assise sur un seau retourné et changeait un filtre.

« Les chiffres, c'est simple. Ce qui les relie, ça crée des problèmes. »

Javier lui tendit le filtre neuf.

« C'est quoi, CIVITAS ? »

Elle le regarda.

« Où est-ce que tu as entendu ça ? »

« Les rumeurs de l'équipage. Ils disent qu'il a trouvé la formule du monde. Que c'est comme ça qu'il a fait fortune. »

Amira éclata de rire.

« Évidemment qu'ils disent ça. »

« Et alors ? »

Elle serra le filtre.

« Un système. »

« Très utile. »

« Très. »

« Qu'est-ce qu'il fait ? »

« Il calcule. »

« Quoi ? »

« Tout, si tu en crois le propriétaire. »

Javier attendit. Amira se releva.

« La météo. L'énergie. Les routes. La consommation. À terre, beaucoup plus. »

« Et sur le bateau ? »

« En principe, seulement des choses dont un bateau a besoin de toute façon. »

En principe. À l'époque, Javier ne releva pas l'expression.

Avec le temps, Amira devint son amie. Pas « son amie » au sens où l'équipage finissait toujours par inventer une histoire dès qu'un homme et une femme parlaient un peu trop longtemps. Juste son amie. Ils mangeaient souvent ensemble quand leurs quarts coïncidaient. Ils se rendaient service. Javier l'aidait quand

Engineering avait besoin de quelque chose rangé là-haut, dans le deck store. Amira l'aidait quand Deck ne comprenait pas ce qui passait par un câble. Quand Javier était de quart la nuit et qu'Amira restait aux machines, il lui apportait parfois du café. Quand elle savait qu'il devait se lever tôt, elle lui mettait de côté de quoi manger avant que la galley ne débarrasse tout. Un jour, elle répara son casque audio.

« Tu peux le jeter. »

« Si j'avais voulu le jeter, je l'aurais jeté. »

« Alors pourquoi tu me le donnes ? »

« Parce que tu vas le réparer. »

« C'est de l'abus. »

Elle le répara quand même. Une autre fois, Javier alla lui chercher une paire de chaussures dans une cabine parce qu'après seize heures dans la salle des machines elle n'avait plus envie de remonter.

« Si tu racontes à quelqu'un que j'étais pieds nus dans la salle des machines... »

« Je n'ai rien vu. »

« Bien. »

Il avait vu du sang sur son talon.

Le lendemain, il lui apporta des pansements.

Elle ne dit rien.

Elle les prit.

Javier connaissait le yacht autrement qu'Alden. Pour Alden, la *Private Weather* était un lieu. Pour Javier, c'était un réseau de passages. Du crew mess à la lingerie. De la lingerie au pont des tenders. Du pont des tenders vers l'extérieur. Du pont quatre à la passerelle quand on avait besoin de lui. Du couloir de l'équipage à la

salle des machines. De l'atelier au garage. Du garage au pont latéral. Il savait quelles portes claquaient par gros temps. Quelle marche devenait glissante lorsqu'elle était mouillée. Où l'on se cognait la tête si on se redressait trop vite. Quelle machine à café faisait le meilleur café. Quelle douche mettait deux minutes, le matin, à donner de l'eau chaude. Une partie du bateau, il la connaissait les yeux fermés. Le reste, pas du tout.

Il n'était jamais entré dans le bureau d'Alden. Il n'avait aperçu la salle des serveurs qu'une seule fois, depuis la porte. Celeste Soryn, il la connaissait par des photos. Nikhil Vance, pas du tout. Liang Qiren, même son nom ne lui disait rien. C'était le monde d'en haut. Il existait. Il payait son salaire. Longtemps, Javier n'eut pas besoin d'en savoir davantage.

Quand la *Private Weather* fut transférée à Los Angeles, Javier eut un mois de congé. Il rentra à Grande Canarie. Sa mère lui dit qu'il avait maigri.

Son père lui dit qu'il avait l'air riche.

« Et quelqu'un de riche, ça ressemble à quoi ? »

« Aux chaussures. »

Javier baissa les yeux sur ses baskets.

« Elles étaient en promo. »

« C'est encore pire. »

Ils dînèrent tard. Sa sœur vint avec sa fille. Javier joua avec l'enfant sur le sol. Plus tard, il s'assit avec son père sur le balcon. En bas, on entendait les voitures. Plus loin, la mer.

« Tu comptes faire ça longtemps ? » demanda son père.

« Quoi ? »

« Les bateaux. »

Javier haussa les épaules.

« Encore quelques années. »

« Et après ? »

« Peut-être bosun. »

« C'est quoi ? »

Javier lui expliqua. Son père hocha la tête comme s'il comprenait.

« Et ensuite, capitaine ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Trop de paperasse. »

Son père rit. Javier aussi. Il ne dit pas qu'il aimait ne pas être responsable de tout. Il aimait être responsable de ce qui se trouvait devant lui. Une aussière. Une porte. Un tender. Un verrou. Pas de la mer.

Le voyage au cours duquel il mourut commença, pour Javier, comme tous les autres. San Pedro. Les provisions. Les techniciens. Des chaussures sales à bord. Des livraisons. Des check-lists. Un problème de porte. Un capteur qui affichait de mauvaises valeurs. Une fenêtre d'hélicoptère. La météo. Alden à bord. Des choses qui, tôt ou tard, arrivaient sur n'importe quel yacht.

Javier remarqua d'abord l'inquiétude à la façon dont les gens se mirent à poser deux fois les mêmes questions. Ce n'étaient pas les ordres. C'étaient les répétitions.

« C'est vraiment coupé ? »

« Quelqu'un l'a confirmé ? »

« Qui a demandé ça ? »

« Vérifie encore une fois mécaniquement. »

C'était inhabituel. D'ordinaire, on se fait aux indications. Maintenant, on allait voir soi-même.

Ce matin-là, la porte du garage des tenders avait signalé une anomalie : verrou supérieur arrière non sécurisé. Javier descendit avec un autre deckhand. Il éclaira le boulon. Ça avait l'air bon. Il tira dessus. Bien en place. Encore une fois. Rien.

« Le capteur », dit l'autre.

Javier n'aimait pas ça. Un capteur pouvait mentir. Un boulon aussi. Il alla chercher un marqueur de peinture jaune.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

« Je marque. »

Il traça une fine ligne à cheval sur le boulon et son support.

Si quelque chose bougeait, le trait se décalerait. Simple. Mécanique. Amira passa un peu plus tard. Elle vit la marque.

« Old school. »

« Ça marche. »

« La plupart du temps. »

« Mieux que ton système. »

Elle le regarda.

« Mon système ? »

« Tout ce qui est sous le pont, c'est ton système. »

« Alors la mer est à toi. »

« Non merci. »

Elle repartit. Javier sourit.

Quand Nikhil arriva en hélicoptère, Javier n'était pas sur l'hélipad. Il était en bas. Il apprit plus tard qu'un homme était monté à bord et que tout le monde l'avait cru mort. Le genre de nouvelle qui courait dans un équipage plus vite qu'un feu.

« Mort ? »

« Porté disparu. »

« La télé dit qu'il est mort. »

« La télé dit n'importe quoi. »

« Le boss le connaît. »

« Très bien. »

« Non. Pas bien. »

Javier écouta et parla peu. Amira entra dix minutes plus tard dans le crew mess. Elle prit une banane.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Javier lui raconta. Elle s'immobilisa.

« Qui dit ça ? »

« Tout le monde. »

« Alors personne ne sait rien. »

Elle repartit. Plus tard, Javier comprit qu'à ce moment-là, elle avait déjà vu des choses qui ne lui plaisaient pas.

Dans l'après-midi, on isola certains systèmes. Tout le monde le remarqua. Les portes réagissaient plus lentement. Une lumière restait allumée. Une autre, éteinte. La climatisation soufflait soudain trop fort dans deux couloirs. Javier reçut l'ordre de sécuriser manuellement une zone extérieure.

Puis une deuxième. Hélicad. Tenders. Écoutilles.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-il à Amira par radio.

« On rend le bateau idiot. »

« Pourquoi ? »

« Parce que, pour l'instant, moins il est intelligent, mieux c'est. »

Il rit. Pas elle.

Plus tard, le yacht perdit son cap. Javier s'en aperçut parce qu'un chariot à outils se mit à rouler lentement contre la cloison. À peine. Il le retint. Sur un bateau, les choses bougeaient. Pourtant, il attendit. Le yacht revint dans l'axe. Puis dévia de nouveau. Il sortit dans le couloir. Un steward se tenait là, les yeux fixés sur le sol.

« Tu le sens ? »

« Oui. »

« C'est quoi ? »

Javier haussa les épaules.

« La mer. »

La réponse n'était pas exacte. Mais elle suffisait.

Quand la Pelagia coula, Javier savait seulement qu'un autre navire, dehors, avait des ennuis. Il ne le vit pas. Il aida à préparer les lignes de sauvetage. Plus tard, il apprit qu'on avait sorti un homme de l'eau. Plus tard encore, qu'on n'avait retrouvé personne d'autre.

Javier pensa à sa mère. Pas parce qu'il avait peur. Parce qu'à chaque appel elle lui demandait si les autres bateaux étaient loin. Comme si la proximité d'autres êtres humains pouvait vous protéger de la mer.

Le temps empirait. Pas d'un seul coup. Il n'y eut aucun moment précis où l'on aurait pu dire : maintenant. Seulement de plus en plus de travail. Arrimer les cordages. Ranger ce qui pouvait bouger.

Contrôler les portes extérieures. L'eau. Les pompes. La radio.

On ne voyait presque plus Amira. Quand Javier la croisait, elle avait une radio à la main ou de l'huile sur la manche. Une fois, ils se croisèrent dans un couloir. Elle s'arrêta.

« Tout va bien ? »

« Oui. »

« Ne mens pas. »

« Et toi ? »

« Oui aussi. »

Il sourit. Elle secoua la tête.

« Idiot. »

« Chief. »

Ils continuèrent chacun leur chemin.

Puis l'alerte arriva du garage des tenders. De l'eau.

Javier fut l'un des premiers sur place. La marque jaune n'était plus dans l'axe. Il le vit immédiatement. Quelques millimètres. Peut-être moins. Il posa le doigt dessus. Les deux segments du trait ne coïncidaient plus. Amira arriva.

« Ce n'était pas comme ça. »

« Non. »

« Tu es sûr ? »

Il la regarda.

« C'est moi qui l'ai faite. »

Elle hocha la tête. Pas d'autre question. Dehors, l'eau frappait la porte. Le cadre bougeait presque imperceptiblement. Cela suffisait. Pendant les premières minutes, ce ne fut encore que du travail. Des pompes. Des outils. Des cris. Un tuyau. Un boulon. Javier se tenait sur un petit escabeau et essayait de resserrer le verrou supérieur. L'eau entrait. Peu, d'abord. Puis davantage. Il ne voyait pas la mer. Seulement l'effet de sa pression. Chaque fois que le yacht roulait, de l'eau se glissait par la fente. Pas comme au cinéma. Pas de torrent noir. Pas de rupture soudaine. Une poussée d'eau. Puis moins. Puis une autre. C'était pire ainsi. On pouvait encore croire qu'on allait gagner.

Amira cria :

« Laisse tomber. »

Javier continua.

« Encore une fois. »

« Descends. »

« Si j'arrive à remettre le boulon en place... »

« Descends. »

Il sauta de l'escabeau. Le mouvement de roulis suivant arriva. L'eau balaya le sol. Une caisse à outils glissa. Javier la bloqua du pied.

« Tout le monde dehors ! »

Cette fois, la voix d'Amira avait changé. Il le comprit tout de suite. Les autres se dirigèrent vers la porte étanche. Un. Deux. Trois. Javier regarda encore une fois la marque. Les deux traits s'étaient davantage séparés. Il ne pensa pas à Alden. Ni à CIVITAS. Ni au yacht. Il pensa seulement : trop tard.

Puis la *Private Weather* roula de nouveau. L'escabeau tomba. Javier tendit la main pour le retenir. Une seconde. Peut-être moins.

Amira avait déjà franchi la porte étanche. Il vit son dos.

« Viens ! »

Il leva la main.

« Allez-y. »

Puis l'eau passa entre lui et la porte. Pas beaucoup. Mais assez pour l'obliger à reculer d'un pas. La porte étanche se referma.

Javier resta seul dans le garage des tenders. Il entendit le verrouillage s'enclencher. Il courut vers la porte. Il frappa. Une fois. Puis encore. Des voix de l'autre côté.

Amira. Son nom. Il frappa trois fois. Une pause. Deux fois.

Ça ne voulait rien dire. Juste pour qu'elle sache qu'il était là.

« Javier ! »

Amira. Il frappa encore. La porte vibra sous sa main. L'eau coulait autour de ses chaussures. Il se retourna. Le garage penchait. Ou le yacht. C'était la même chose. Le tender tirait sur ses sangles. L'eau en dessous bougeait. Elle était plus haute. Javier connaissait assez les bateaux pour comprendre ce que cela signifiait. Pas assez pour se convaincre que ça finirait bien. Dehors, il entendit Elena. La capitaine.

« On ne peut pas ouvrir la porte. »

Javier posa le front contre l'acier. Pendant un instant, il fut en colère. Pas contre Elena. Contre la phrase. Il avait vingt-trois ans. À vingt-trois ans, on n'acceptait pas les phrases avec « on ne peut pas ». Il devait y avoir une solution. Une échelle. Une écrouille. Une autre sortie. Il se retourna. Il regarda la porte extérieure. De l'eau. La trappe de maintenance. Trop haute. Le passage technique. Inaccessible. Il connaissait les chemins. C'était son bateau. Sa partie du bateau. Et soudain, aucun ne menait plus dehors.

Amira frappa de l'extérieur.

« Javier ! Tu m'entends ? »

Il frappa en retour.

« On est là. »

Il ferma les yeux. C'était bien. Pas qu'ils soient là. Qu'elle le dise.

Il pensa à Grande Canarie. À la cuisine de sa mère. La fenêtre y restait presque toujours ouverte. Sur le réfrigérateur, il y avait des aimants de villes où personne de sa famille n'était jamais allé.

Paris. Londres. New York. Sa mère les achetait dans les brocantes. Une fois, il lui en avait rapporté un de Palma.

Elle avait dit : « Enfin un vrai. »

Il avait ri.

L'eau lui arrivait maintenant au-dessus des chevilles. Puis plus haut. Javier grimpa sur le rebord bas à côté de la porte étanche. Dehors, Elena demanda :

« Compris ? »

Il ne savait pas ce qu'elle voulait dire.

Peut-être qu'elle ne pouvait pas ouvrir.

Peut-être qu'ils ne l'avaient pas oublié.

Il frappa trois fois.

La vague suivante heurta le yacht. Il prit davantage de gîte. L'eau dans le garage se mit en mouvement. Javier la vit venir. Toute une masse d'eau qui, soudain, se déplaçait. Il attrapa une poignée. L'eau frappa ses jambes. Il ne tomba pas. Puis quelque chose s'écrasa derrière lui. Le tender. Ou l'escabeau. Ou les deux.

Son épaule heurta la cloison.

La douleur vint aussitôt. Il respira. Toujours là.

« Javier ! »

Amira criait maintenant. Il voulut répondre. Pas de radio. Seulement l'acier. Il frappa. Une fois. Encore une.

Il pensa à Amira dans la salle des machines. Pieds nus. Le café. Cette tasse idiote. WORLD'S OKAYEST ENGINEER. Il pensa qu'il la taquinerait avec ça plus tard. S'il y avait un après. L'eau repartit. Puis revint. Javier attendit. Le yacht ne se redressa plus tout à fait.

Il savait ce que cela signifiait. Il le savait parce qu'Amira le lui avait expliqué un jour, quand ils avaient parlé des surfaces libres dans les réservoirs. Une masse d'eau libre de se déplacer réduisait la capacité d'un navire à se redresser.

À l'époque, il avait dit :

« Alors on l'enferme. »

Amira avait répondu : « Exactement. »

Maintenant, l'eau n'était pas enfermée. Lui, si. Il posa de nouveau la main sur la porte étanche. De l'autre côté, il entendit Amira. Plus faible. Peut-être juste contre la porte.

« Je suis désolée. »

Javier expira. Il ne voulait pas qu'elle soit désolée. Soudain, c'était important. Plus important que la porte. Il frappa une seule fois. Pas fort. Une seule fois. Peut-être l'entendit-elle.

Le yacht se souleva. Il le sentit dans son ventre. Puis il retomba dans la vague suivante. Cette fois, l'eau monta plus haut. Javier perdit sa prise. Heurta le tender. Froid. Métal. Noir. Pendant un instant, il ne sut plus où était le haut. Puis il retrouva de l'air. Il se hissa. Toussa. Son épaule ne répondait plus comme il fallait.

Plus aucune voix dehors. Ou bien l'eau était trop bruyante. Javier se tenait sur le rebord, aussi haut que possible. L'acier devant lui était froid. Il y posa le front.

Amira était peut-être encore de l'autre côté. Peut-être était-elle déjà partie. Il fallait qu'elle parte. Il le savait. Cela ne rendait pas les choses plus faciles. Il frappa encore une fois.

Il attendit. Pas de réponse. Puis il entendit, très loin, un coup venu de l'extérieur. Ou peut-être l'imagina-t-il.

Javier Ortiz avait vingt-trois ans. Il n'avait jamais parlé à Alden Soryn. Il ne savait pas ce qu'était une formule du monde.

Il ne savait pas pourquoi, pendant les heures précédentes, des systèmes étaient tombés en panne, des routes avaient changé, des messages s'étaient révélés faux ou un navire de recherche avait disparu en mer. Il savait épisser une aussière. Arrimer un tender.

Enlever le sel de l'acier inoxydable sans abîmer la surface. Vérifier une porte quand un capteur mentait. Il savait que la ligne jaune était droite le matin et qu'elle ne l'était plus le soir. Ce n'était pas rien.

Dehors, Amira remontait le couloir. Après quelques mètres, elle s'arrêta. Elena prononça son nom. Amira ne se retourna pas. Derrière elles se trouvait la porte étanche. De l'eau filtrait sous le joint. Plus aucun coup. Amira revint en arrière. Deux pas seulement. Elle posa la main sur le métal.

« Javier. »

Rien.

« Javier. »

Elle attendit.

Puis il y eut, de l'autre côté, un coup très faible. Un seul. Amira ferma les yeux. Sa main resta sur la porte.

« Je suis toujours là. »

Elena se tenait derrière elle. Elle ne dit rien. Le yacht prit encore davantage de gîte. De l'eau coulait dans le couloir. Amira ne retira pas sa main. Elle ne s'arracha au métal que lorsqu'Elena lui toucha l'épaule. Elles partirent.

La lumière du couloir vacilla. Derrière elles, la porte d'acier resta fermée.

Et de l'autre côté, invisible à tous, restait la marque jaune que Javier avait tracée le matin pour voir si quelque chose bougeait.

Cette nouvelle a été écrite après l'achèvement du roman
« Windy Lane - Die Weltformel » (2026).

L'analyse automatisée de l'œuvre, notamment afin d'en extraire des informations sur des motifs, des tendances et des corrélations au sens de l'article 44b de la loi allemande sur le droit d'auteur (UrhG, « text and data mining »), est interdite.

L'intelligence artificielle générative (IA) a été utilisée à titre d'outil d'assistance pour la création de l'image de couverture. Les personnes représentées sont des personnages fictifs générés par IA, conçus puis modifiés à des fins artistiques.

Tous droits réservés
Copyright © 2026 Matthias-Johannes Fischer
Révision éditoriale : Franziska Fischer
<https://www.mj-fischer.com>